



DU THÉÂTRE À LA COUR,
DE LA COUR AU THÉÂTRE

*Les Amis
de la Musique*
En Charolais, Brionnais, Bourbonnais.

La Ville de
PARAY LE MONIAL

Le livret de l'exposition.



La journée de Louis, Doudonné, "si et ne pour l'élu..."

La robe est ornée de broderies en soie et de perles. Elle est faite en tulle et est très légère. Elle est très longue et est faite en tulle et est très légère. Elle est très longue et est faite en tulle et est très légère.

La robe est ornée de broderies en soie et de perles. Elle est faite en tulle et est très légère. Elle est très longue et est faite en tulle et est très légère.

La robe est ornée de broderies en soie et de perles. Elle est faite en tulle et est très légère. Elle est très longue et est faite en tulle et est très légère.

La Brocade

*Les Amis
de la Musique*
En Charolais, Brionnais, Bourbonnais.

EXPOSITION

DU THÉÂTRE À LA COUR DE LA COUR AU THÉÂTRE

Du 12 avril au 3 novembre
Galerie haute du
cloître - Paray-le-Monial

Par Patrice Boinet, commissaire de l'exposition,
Christine Bayle & Franck Brat, conseillers artistiques

p. sibieude



Introduction

Essayer de comprendre l'Histoire éclaire la compréhension de notre propre époque. Tel Thésée debout devant l'entrée du labyrinthe, nous ne savons quel chemin choisir parmi les trop nombreux récits historiques, les contradictions des témoignages et les jugements définitifs des siècles passés soumis souvent involontairement à l'idéologie de leur temps ou dépendant d'une connaissance imparfaite. Enfin, un fil d'Ariane semble se dessiner, qui nous guide à travers ce qui nous apparaît alors comme un écheveau logique et nous permet de mettre de l'ordre dans nos idées.

Nous pensons connaître le Grand Siècle ; le siècle de Louis XIV, qui n'en a connu lui-même cependant que la moitié, a marqué tous les français, tous les européens même par le rayonnement de son art, de sa pensée, de son administration et de tout l'héritage qu'il nous a légué dans tous les domaines. Mais ce siècle si passionnant, qu'on aime ou qu'on déteste avec autant de mauvaise foi d'un côté que de l'autre, mérite qu'on l'examine à partir de sources qu'on a trop tendance à mettre de côté. Nous bénéficions d'un grand nombre de mémoires, ou de journaux personnels : Tallemant des Réaux, Voltaire, St Simon bien sûr qui domine tous les historiographes de l'époque, Ceux-ci analysent certes, nous donnent des repères de temps, racontent les évènements, mais tout ceci reste comme figé, tels ces tableaux où la bataille semble s'être soudain arrêtée pour permettre le travail du peintre. Il y manque le mouvement. Il y manque tout ce qui se déroule autour des grands évènements, en un mot, la vie. Le XVIIème siècle est le grand siècle de la musique et de la danse ; il est celui où le caractère français, la politesse, la langue, ont soudé notre pays, l'ont fait rayonner dans le monde entier. Au XVIIème et au XVIIIème siècles, l'Europe tout entière parle français, copie toutes les manières françaises admirées et copiées partout. C'est que notre langue s'est en effet purifiée, éclaircie, elle seule peut parfaitement traduire les idées les plus subtiles ; elle est la langue de l'intelligence. Si cela est sans doute à peu près admis de tous, on néglige la plupart du temps d'expliquer comment et par qui ce cheminement s'est réalisé. La faute en reviendrait presque paradoxalement à Molière ! En effet, lorsqu'il écrivit « Les Précieuses ridicules », en 1658-59, il ignorait que la postérité n'en conserverait que le terme de « ridicule », ce qui n'était pas du tout dans ses intentions. S'il existait des précieuses « ridicules », c'est que d'autres ne l'étaient pas ! Et celles-là, on les a oubliées...peut-être d'ailleurs parce qu'elles étaient femmes ? Or, ce sont elles qui ont révolutionné à partir des années 1620 la société française, la société de cour en particulier comme il en a été question plus haut.

Elles ont su réunir autour d'elles les plus grands artistes, les meilleurs hommes politiques, les musiciens, les poètes, les écrivains, les peintres dans leurs « salons » dans un seul but : le culte de la beauté. Elles ont su créer un art de vivre en société élégant à travers l'art de la conversation et du comportement. Cette exposition est un hommage à ce grand siècle de culture, à cette passionnante société de cour imprégnée de théâtre, de danse et d'aménité.

Une exposition n'est jamais l'œuvre d'une seule personne, même si sa genèse elle, l'est. D'abord, il s'agit d'une collection de costumes, qui proviennent de deux compagnies de danse : « L'Eclat des Muses », dirigée par Christine Bayle, chorégraphe, et « Maître Guillaume », dirigée par Sophie Rousseau. D'autres proviennent du monde du cinéma ou du théâtre, et de l'atelier des « Dames de la Tour » de Charlieu, dont je tiens à souligner le dévouement et la générosité, en plus de la compétence admirable. Nous nous sommes essayés à confectionner nous-mêmes certains costumes tout à fait fantaisistes, comme la Nuit, la Folie ou Vénus. Nous n'avons aucune prétention à la moindre reconstitution historique. Il s'agit pour nous d'évoquer, d'être « vraisemblables », de donner envie de lire, de relire et de se divertir pendant une heure.

Christine Bayle a largement contribué à la mise en scène et à la finition des costumes. Philippe André et Franck Brat ont construit une chaise à porteurs digne des plus confortables du XVIIème siècle. Sylvie André et Manuela Gimeno ont donné un petit coup de pouce au moment opportun. D'autres enfin ont apporté une petite touche toujours bienvenue. La ville de Paray le Monial nous a donné le plus bel écrin avec ces galeries du cloître du début du XVIIIème siècle, avec un escalier véritablement royal.

Patrice Boinet.



La Renaissance française s'était déployée dans deux directions opposées : d'une part, la magnificence et la « renaissance » des arts après les troubles du Moyen-Âge,

- « La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec autant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri Second » (La Princesse de Clèves) et d'autre part les effroyables guerres de religion, qui légalisaient toutes les atrocités :

- « cette politesse brillait même au milieu des crimes. » (Voltaire).

La Cour française était une cour d'excès : les fêtes, les divertissements et les ballets se déroulaient pendant qu'on assassinait, qu'on complotait et qu'on égorgeait ceux qui croyaient en un même Dieu mais qui ne le célébraient pas de la même façon. Dans cette France brutale de la fin du XVI^{ème} siècle et du début du XVII^{ème}, il est courant de voler, violer, tuer sans remords.

Il fallait rétablir l'ordre à tout prix. L'unification de la nation fut l'obsession des gouvernants durant plus d'un siècle. Les fastueuses réjouissances organisées par Catherine de Médicis, les généreux efforts de Henri IV et Sully ne connurent pas le succès escompté. Après la terrible « Fronde », qui aurait pu être à l'origine de l'effondrement de la France, seule la monarchie absolue établie par Louis XIV vint à bout de la menace constante de guerre civile. Le « gentilhomme » français, le noble, n'était qu'un soldat, un soudard violent s'exprimant vulgairement. C'est des femmes notamment, et de cette société s'étant rassemblée dans les « salons dits précieux » que viendra la vraie renaissance de l'état, non par la violence, mais par la culture et les bonnes manières. La « préciosité » s'est muée en « honnêteté ». La Cour française privilégiera la raison, le jugement, la distinction et rejettera tout pédantisme, tout étalage de ses connaissances fait au détriment de sa propre réflexion. L'histoire n' a retenu des salons que l'aspect littéraire, mais l'apport sociétal et moral est donc tout aussi important.

Les codes de « bonnes manières esthétiques et morales » vont être importés d'Espagne et d'Italie (plusieurs reines originaires de ces pays ont favorisé leur diffusion) à travers la chevalerie, exaltée par les romans d'Outre-Pyrénées du siècle précédent: on ne cesse de célébrer les exploits d'Amadis, on se délecte de Montemayor et Lope de Vega, alors que l'Espagne, elle, est passée déjà aux romans picaresques. On s'imprègne de merveilleux par la lecture d'Arioste et du Tasse. On ne compte plus les ballets de Cour montés à partir de la Jérusalem délivrée ou de Roland Furieux, modèles de l'idéal courtois. Quant au « Gentiluomo » de Baldassare Castiglione, paru en 1478 et maintes fois traduit puis édité, il est le « best seller absolu » fournissant toutes les règles d'un comportement de courtisan.

Cet apport étranger est fondamental. L'intelligence des français a été de l'intégrer et de l'adapter à notre tempérament. Cependant, il serait injuste de négliger les origines françaises de ce mouvement.

En effet, le début du XVII^{ème} siècle baigne dans l'esprit courtois du Moyen-Age. Mais alors que dans l'esprit de la chevalerie, la femme n'était au final qu'un gain, un trophée attribué au chevalier valeureux et vainqueur, (« On dirait que les jeunes filles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, et pour ne dire que des sottises. » Mademoiselle de Scudéry) le pétrarquisme, qui va déferler sur la poésie et les airs de cour dans cette première partie du siècle, en a fait un véritable objet de culte . D'ailleurs, Louis XIII n'a-t-il pas placé la France sous la protection de la Sainte Vierge en 1638? Après le triomphe de « l'Astrée » d'Honoré d'Urfé, on ne chante plus que l'amour, on se lamente de la cruauté de l'amante, on se réfugie dans la bergerie, car les bergers baroques, eux, ne s'occupent que de badinage galant.



*« Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens. »*
(Les amants magnifiques, Molière).

Cependant, la femme aristocrate, du XVIème restait, en dépit de toute l'admiration qu'on lui portait, cantonnée à des tâches domestiques et subalternes, Cela eut l'avantage de la laisser à l'écart de tous les excès belliqueux masculins: elle coud, elle brode, elle lit, elle fait la conversation, elle étudie la musique et la danse, elle s'occupe de sa propre personne pendant que les hommes guerroient. Son vocabulaire ignore à la fois celui du peuple, qu'elle ne côtoie pas, et celui plus innovant des sciences. Sa chambre, (le salon) devient peu à peu, grâce aux travaux de Malherbe et Vaugelas, un véritable conservatoire de la plus pure langue française. « Galimatias a exercé de grands ravages dans la province de Romanie. Ce qui fut merveilleux, c'est qu'avec une si grande puissance, il ne pût entrer dans la province des Alcôves, où sont de petits châteaux fort magnifiques, qui n'enferment rien que des Prétieux. Ces châteaux sont gouvernés par Dame Galanterie, principale alliée de Rhétorique. » On y fréquente sans distinction sociale, toute l'élite française. La noblesse que Richelieu, qui avait vu tous ses meilleurs officiers s'entre-tuer pour de basses questions d'honneur, venait de priver des armes, n'aura plus qu'à rejoindre cette armée littéraire au service exclusif du « monde », (le monde des « Précieuses ») dans lequel la beauté se hisse désormais au rang d'idéal d'art de vivre. Le siècle le nommera «le goût», fondement de l'honnêteté, sur laquelle repose tout l'esprit classique.



Chez Mademoiselle de Scudéry ...

La véritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste et délicat. » (Père Bouhours) « La société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui, (le vrai philosophe) sur la terre ; il l'encense, il l'honore par la probité, par une attraction exacte à ses devoirs, et par un désir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant». (l'Encyclopédie).

Les joutes sont celles de la conversation courtoise, raffinée et subtile. On y parle bien, mais on écoute encore mieux : on échange et on partage. On y cultive le rire et le badinage, mais dans le plus profond respect. La bienséance exige la maîtrise complète de soi, garde-fou contre tous les débordements. « Monsieur Voiture donnant un jour la main à Mademoiselle de Rambouillet voulut s'émanciper à lui baiser le bras. Mais Mademoiselle de Rambouillet lui témoigna si sérieusement que sa hardiesse ne lui plaisait pas qu'elle lui ôta l'envie de prendre une autre fois la même liberté. » (Delambre)

Rien ne vaut mieux que la danse pour acquérir cette aisance corporelle et ce maintien. La première Académie que Louis XIV créera sera d'ailleurs celle de la danse, dès 1661.



Le quartier du Marais, alors modèle de l'architecture moderne, concentre une grande partie des hôtels dans lesquels se réunissent les écrivains, les musiciens et les artistes pour discuter et se divertir avec politesse et esprit.



La « Chambre bleue », ou « Parnasse », salon de Madame de Rambouillet, dès 1618, est l'un des plus célèbres. Son atmosphère toute particulière sera d'ailleurs souvent copiée par la suite. (Ce ,sont ces imitations qui, dans les années cinquante, seront considérées comme les « salons précieux », lieux d'extravagances, de minauderies, d'un langage souvent outrageusement ampoulé qui n'a d'ailleurs en aucune manière influencé le devenir de la langue française, et non les salons comme ceux de Madame de Rambouillet ou Mademoiselle de Scudéry, l'un plus bourgeois, l'autre plus aristocratique) On y connaît un éternel printemps grâce aux meilleurs parfums répandus par des centaines de pétales éparpillés dans toute la maison, on s'y régale des plats les plus savoureux , entouré des plus belles tapisseries et des plus riches tableaux. Autour de la maîtresse de maison, dans les « ruelles », Catherine de Vivonne, assise dans son lit de réception, (le sien propre se trouve dans une alcôve) on s'amuse à chanter, danser, faire des vers, bavarder, on se fait des farces, (la maîtresse de maison est d'origine italienne et cultive l'humour) que l'on soit noble, bourgeois ou roturier. On y côtoie tout ce que la France compte de grands esprits : Théophile de Viau, Saint Amant, Richelieu, Segrais, le Grand Condé, La Rochefoucauld, le duc de Montausier, la duchesse de Longueville, Mazarin, Anne d'Autriche, Fouquet, Mademoiselle de Scudéry, Gilles Ménage, Godeau, Benserade, Cotin, Motteville, Rotrou, Corneille, Scarron, Guez de Balzac, Mainard, plus tard Madame de Sévigné et Madame de Lafayette. Vincent Voiture en est le grand animateur. *Ce poète fils de marchand de vin d'Amiens fut le principal ami de la Marquise de Rambouillet. Son grand art de s'exprimer avec la meilleure subtilité, son humour corrosif, son esprit, le rendirent indispensable à la vie de ce salon. Son œuvre mérite qu'on le lise.*

On y lit et critique les œuvres littéraires avant leur parution. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; toutes ces règles de conduite demeurent dans les convenances ; d'amour charnel, il n'est officiellement pas question ; *«L'art des conversations amoureuses est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses. »* (Fontenelle), les précieuses inventent une nouvelle vision de l'amitié. On connaissait jusque là les amitiés masculines, fondées sur la virilité, la solidarité et l'honneur, en un mot, le clan, ou les amitiés féminines, caractérisées par la tendresse et la confiance, la chasteté, facteur de courage, mais on ignorait qu'il était possible à un homme et une femme d'entretenir une relation d'où l'amour physique serait exclu. On pourrait citer celles de Madame de Rambouillet et Vincent Voiture, de Madame de La Fayette et le duc de La Rochefoucauld ou celle de Mademoiselle de Scudéry et Paul Péliisson . Même la belle Ninon de Lenclos ne se croit pas obligée de céder à toutes les avances ...

Vers 1650, ce sont plus de 250 salons qui animent chaque semaine la vie culturelle parisienne comme ceux de Madame de Sablé, Ninon de Lenclos, Mademoiselle de Monpansier, ou Madame du Plessis Guénégaud. Mademoiselle de Scudéry reçoit tous les samedis après-midis rue de Tournon alors que Gilles Ménage ouvre son salon le mercredi pour ses « Mercuriales ».



Mais à partir du déclin du salon de Madame de Rambouillet, dans les années 40-50, l'atmosphère des salons s'altère : on s'y amuse moins. La littérature devient l'unique sujet de discussion : on péroré, on pinaille, on se querelle sur des points de détail. Toute une société snob n'a plus d'yeux que pour la carte du tendre de Mademoiselle de Scudéry. Les fidèles de Madame de Rambouillet (ils ont maintenant disparu ou sont âgés,) et les écrivains de la nouvelle génération raillent cette déviation de l'esprit précieux originel.



Madame de Sévigné

*« Mais revenons aux fâcheux et fâcheuses,
Au rang de qui je mets les précieuses,
Fausses, s'entend, et de qui tout le bon
Est seulement un langage ou jargon,
Un parler gras, plusieurs sottes manières,
Et qui ne sont enfin que façonnières,
Et ne sont pas précieuses de prix,
Comme il en est deux ou trois dans Paris.
Que l'on respecte autant que des princesses ;
Mais elles font quantité de singesses
Et l'on peut dire avecques vérité
Que leur modèle en a beaucoup gâté.*

(Scarron, 1652).



En 1659 Molière leur portera l'estocade avec ses « Précieuses Ridicules ». Mais Molière ne raille pas la « préciosité » en tant que telle, il se moque des excès auxquels elle a donné lieu.



Désormais, ce sont Mesdames de Sévigné ou de La Fayette mais encore Mademoiselle de Scudéry, auréolée de ses triomphes romanesques, qui relèveront le flambeau de la vraie préciosité. La « carte du tendre » peut prêter à sourire. Si à l'époque une carte est toujours militaire, les conquêtes et les batailles livrées l'apparentent en fait à une analyse psychologique digne des meilleurs romans français, jusqu'à Proust. L'amour y est traité avec un égal souci de précision, de morale, et de clarté cartésiennes, qui rendent plus humain l'esprit classique en train de se déployer.

Tout ce monde éclairé admire avec bienveillance son protecteur Fouquet, dont les prétentions se précisent de plus en plus : les dépenses extravagantes, des forts soupçons de rébellion, les soirées dispendieuses données à Vaux humilient le jeune monarque. Celui qui avait pour devise « Quo non ascendet ? - Jusqu'où ne montera-t-il pas ? » est arrêté et tout ce monde des salons va alors émigrer peu à peu vers la Cour puis plus tard vers Versailles. Les codes en usage dans le monde précieux n'auront plus qu'à devenir des codes royaux... Une étiquette rigoureuse et implacable remplacera la bienséance librement consentie.

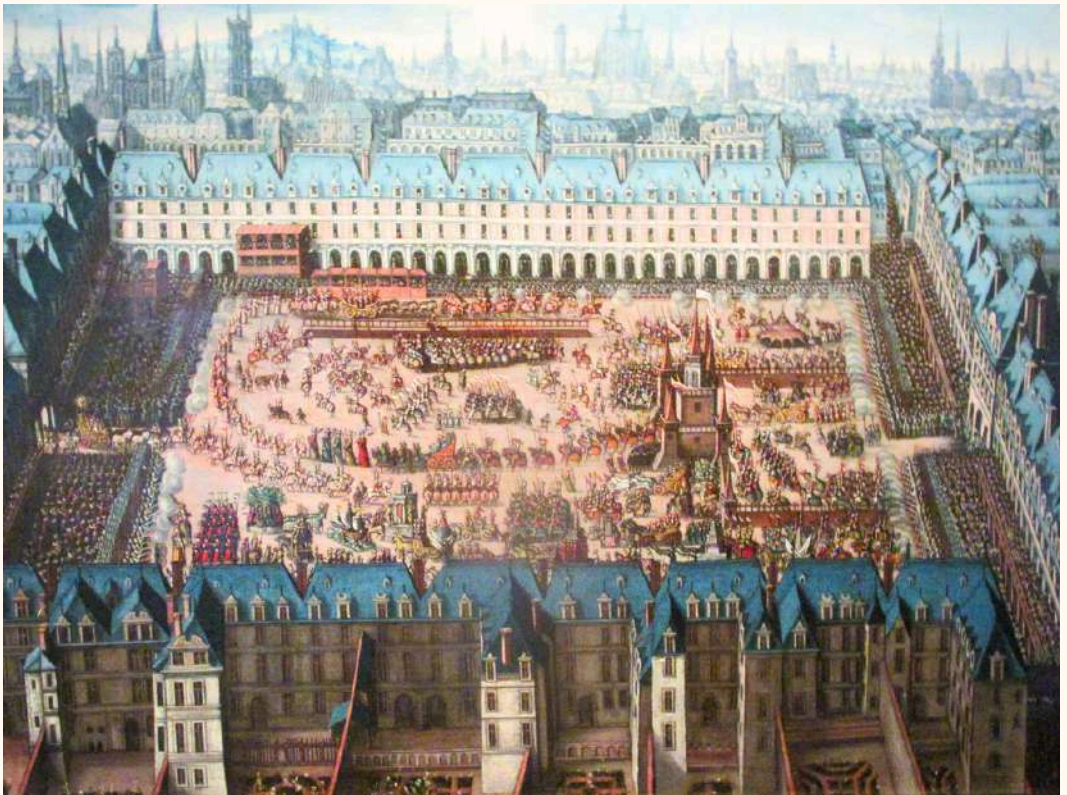


*Louis XIV par Nicolas Mignard
Avignon - Musée Calvet.*

Le noble avait été guerrier, les précieuses en avaient fait un berger , le Roi en fit un courtisan zélé, poli et docile.



Après 1661 et sa prise réelle du pouvoir, Louis XIV rend la Cour plus masculine. Le roi organise lui-même une vie culturelle dont il est le centre de gravité, le soleil dont le rayonnement attire la même élite intellectuelle et artistique qui adulait Fouquet. La Cour devient peu à peu un grand théâtre que sa mise en scène transforme en un ballet continu, non seulement à travers les grandes fêtes ou les carrousels somptueux où l'on costume jusqu'aux chevaux.



*Le Carrousel sur la place Royale
Musée Carnavalet - Paris -*

Désormais, la représentation va régir tous les comportements, à travers les insignes (écussons et blasons), l'allure (coiffure, vêtement), l'attitude (comportements et manière de saluer) et rhétorique (style du discours, manière de s'exprimer). A chaque heure de la journée, chaque courtisan sait ce qu'il doit faire et comment . Il vit dans un continuel ballet codifié par l'étiquette et connaît par cœur le rôle qui lui a été assigné et que seul le Roi peut modifier.. Ses pas, ses gestes, sa voix sont un vrai spectacle accompagné presque constamment par la musique.



L'on peut parfois se demander où est la scène : au théâtre ou dans la vie de Cour...A sa belle-fille qui venait d'accoucher, et à qui il venait d'ordonner de paraître à la table royale, Louis XIV dit : «N'oubliez pas que nous nous devons au public ... »

Enumérer l'ensemble de ces règles pourrait nous sembler assez ridicule. Mais observons-nous nous-mêmes : n'obéissons-nous pas aussi à une gestuelle admise de tous, comme « anti-bourgeoise » ? N'employons-nous pas tous le même vocabulaire d'origine anglo-saxonne ou bien « cool » car toute autre manière de parler ferait justement « précieuse » ? Nos gestes ne sont-ils pas stéréotypés du fait de l'utilisation générale des mêmes machines ? La gestuelle, quelle que soit l'époque considérée, est bien un langage codé de toute la société. Celui du Grand Siècle nous a imprégnés tous très profondément. Même si aujourd'hui nous vivons dans une société qui se pense éloignée du XVIIIème siècle, tout français est profondément imprégné par les principes de comportement laissés par cette vie de Cour, un certain snobisme, une certaine élégance d'habillement. Le succès triomphal de Versailles, de ses visites et de ses spectacles en est une preuve évidente ...



L'éducation du jeune noble repose sur trois exercices du corps : l'équitation, l'escrime et la danse.

Au XVII^e siècle, la danse est une marche stylisée en tant que « belle danse » comme l'on dit du « bel air » ou du « bon goût », le beau étant associé à la qualité d'« honnête homme ». Elle est fondée sur la dynamique entre la partie haute (les bras) et la partie basse (les jambes) du corps.



L'Académie Française, fondée en 1635 par Richelieu et Louis XIII précède l'Académie de Peinture et de Sculpture en 1648. A la stupéfaction générale, en 1661, l'un des premiers édits officiels du jeune Louis XIV est la création de l'Académie royale de Danse, suivie en 1669-1672 par l'Académie royale de Musique.

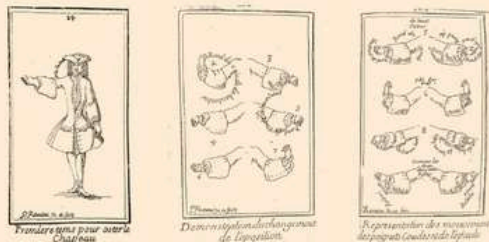
Des danses « en rond » de la Renaissance (branes) côtoient les danses de couples (pavane, allemande, courante). La pavane et l'allemande disparaissent tandis que la courante évolue et se déroule désormais de couple en couple face au roi. Le couple royal ouvre le bal, et les couples dansent par ordre hiérarchique dans le cérémonial de Louis XIV : Roi et Reine, puis Reine et Monsieur, frère du roi, puis Frère du Roi et Madame, etc. Ce principe du bal s'applique également en-dehors de la Cour.



L'esthétique :

La Belle Danse consiste en un système très élaboré qui vise l'élevation, l'équilibre et les contrastes. Elle tient compte de la proportion, à la distance d'un pied entre les pas, et d'un pas (composé souvent de plusieurs actions -plié, élevé, sauté, glissé-posé etc. placées dans un ordre différent) et la mesure musicale (à deux, à trois temps, etc.) Ces différents pas s'inscrivent au long des mesures musicales selon un parcours en symétrie entre l'homme et la femme, et aussi selon « le traité de la cadence », qui régit le tout. (règle d'un pas par mesure).

Les codes de bras participent, comme dans la marche, à l'opposition des bras à la jambe qui avance dans le pas (en avant ou en arrière) par des demi-cerclés des coudes, et des poignets (tracés vers le haut et vers le bas), et, sur les côtés, par des demi-ronds du poignet tracés vers le haut et vers le bas ; ils opèrent la tension et la détente de l'élan.



Les pas sont inscrits mesure par mesure sur un parcours en symétrie, très varié, où le chorégraphe dessine à la fois la relation entre les deux partenaires et la convivialité à l'auditoire placé en « carré long » (en rectangle) autour, la famille royale en face, et les convives sur les deux côtés, « les femmes assises sur le devant ».



Le style

Le style est marqué par l'en dehors des jambes, des hanches et des cinq positions, nommées par Pierre Beauchamp. En 1725 Le traité « Le Maître à danser » de Pierre Rameau analyse chaque pas avec son code de bras. Au bal, les principales danses sont la courante et le menuet, suivis parfois de danses en surprise préparées par les courtisans (sarabande, bourrée, rigaudon, gigue, gavotte). Au théâtre, les compositeurs de ballets utilisent les airs caractérisés de la suite à la française dont la plus longue qui permet de développer « les affects », la chaconne ou la passacaille. (Lully, Campra, Delalande, etc). Au XVIII^e siècle, les courtisans sont peu à peu remplacés par des danseurs professionnels (aussi bien femmes qu'hommes) dans les opéras et opéras dansés.

Les écrits

Un grand répertoire, déchiffré notamment par Francine Lancelot en France, peut être pratiqué grâce à la notation chorégraphique de Pierre Beauchamp publiée par Raoul Auger Feuillet en 1700.

Ces chorégraphies notées sont composées d'après les différents « airs caractérisés » selon les personnages et les situations des scénarios des opéras et des opéras ballets, en un mot selon « la dramaturgie ».

Dès le règne des Valois, la danse fait partie du bal et des divertissements en musique de la cour. Le ballet, dansé « par et pour les courtisans » et des maîtres à danser, disparaît au tournant du XVIII^e siècle au profit de divertissements opératiques ou théâtraux où les professionnels rivalisent de virtuosité et /ou exécutent leurs propres chorégraphies. Les personnages de la mythologie cèdent le pas à ceux de thèmes plus bourgeois (dès 1697, L'Europe galante de Campra).

La danse participe aux essais de Molière et Lully qui sont de véritables chefs d'oeuvre, et, jusqu'à la Révolution française, à tous les divertissements en musique (ballets, pastorales, tragédies-lyriques, comédies-ballets, opéras-ballets, pièces de théâtre (comme de Marivaux et Moutet) pour réaliser l'idéal de l'Académie de Baïf, la réunion de tous les arts.







Les Amis de la Musique

En Charolais, Brionnais, Bourbonnais.



**- Les Amis de la Musique
en Charolais, Brionnais, Bourbonnais -**

- Domaine des Lions -

- 03130 LUNEAU -

WWW.AMIS-MUSIQUE-EN-CBB.COM

Renseignements / Réservations :

Président: Patrice Boinet.



06 40 90 71 45

amismusique7103@orange.fr

Soutenez nos actions ! Adhérez !

- Devenez membres des

Amis de la Musique en Charolais, Brionnais, Bourbonnais -

Adhésion possible toute l'année dès 10.00 €.